«In My House», par Didier Lestrade

CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUEUR SE SOUVIENT DU BON VIEUX TEMPS. EN 1979, LE GROUPE CHIC PROPULSE SON «GOOD TIMES», EXTRAIT DE L'ALBUM «RISQUÉ», AU SOMMET DES HIT-PARADES, LÀ OÙ LES VIOLONS SONT ÉTERNELS.

Décidément, certaines dates ne vous rendent pas plus jeune. 1979. Plus précisément, un beau samedi après-midi de septembre. Je me trouve dans une voiture avec un ami hétéro, Dominique, qui d'ailleurs à cette époque n'était pas vraiment hétéro, enfin bref. Nous arrivons en bas de la rue de Rennes et, au moment de passer devant le Drugstore Saint-Germain, *Good Times* de Chic passe à la radio. On se met à crier. Vingt-cinq ans après, ce morceau me transporte à chaque fois dans le temps. J'ai 21 ans, il fait beau, je suis à Paris, je suis heureux. Il faut dire que le disque venait juste de sortir. Parmi tous les tubes disco de cette année, *Good Times* régnait, suprême. Bien sûr, nous connaissions déjà par cœur la carrière de Nile Rodgers et de Bernard Edwards. Le premier était guitariste, le second bassiste et, à eux deux, ils étaient les plus grands producteurs noirs de l'époque. Dès le premier tube de Chic, *Dance, Dance, Dance* (1977), nous avions senti que la disco prenait soudain un tournant aristocratique (Grace Jones, tout ça). En 1978, *Le Freak* était devenu le plus grand tube de l'histoire du label Atlantic avec plus de 4 millions de disques vendus. Et, quand *I Want Your Love* est sorti, quelques mois plus tard, oh mon Dieu! nous n'avions jamais entendu un tube disco avec des *tubular bells.* Rodgers et Edwards posaient sur la pochette avec un costume sombre, une chemise blanche en soie ouverte et ces énormes lunettes remises à la mode par *Back in the Days,* le livre de Jamel Shabazz. Face à toute cette populace médiatique qui se moquait du mauvais goût de la disco, Chic propulsait l'image d'une musique où la simplicité gagnait toujours: une basse, une guitare rythmique, une batterie – et ces violons (The Chic Strings)! Mais nous n'étions pas préparés à la bombe que fut *Good Times.* En bas de la rue de Rennes, la seule possibilité était de crier. Si nous avions eu des bras de dix mètres, nous les aurions déroulés par les fenêtres. *Good times.* Cette vie que nous commencions, nous la prenions avec optimisme, car Chic, le plus français des groupes disco américains, s'était penché sur notre destinée. À l'époque, tout ce qui était français était chic, le moindre mot français garantissait une place dans les charts, un peu comme quand Tootsie sortait d'une boutique de fringues new-yorkaise qui s'appelait Pour Moi. Et, quand le breakdown de *Good Times* tombait, trois minutes et dix secondes après l'intro – ce riff de violons, violent comme une lame de rasoir, vif et lourd à la fois, comme un supersonique qui serait passé au-dessus de nos têtes –, le futur s'ouvrait. Il y avait la basse mélomane d'Edwards, comme un prolongement de Stanley Clarke et de Jaco Pastorius, qui semblait nous dire: «Non, la basse ne sera jamais plus un instrument qui souffre d'être caché.» Vous voyez le lien? Et ce *clapping* hypnotique qui allait, à lui seul, lancer le rap du Sugarhill Gang et le scratch, plus tard. Chic était en passe de devenir le groupe le plus versatile de tous: production du premier tube de Madonna, *Like A Virgin,* David Bowie… Mais voilà, si les autres classiques composés par Bernards et Rodgers, comme *Upside Down* de Diana Ross, *We Are Family* de Sister Sledge ou *Spacer* de Sheila B. Devotion, ont été repris par les clubs et même les raves, *Good Times* a toujours gardé un statut à part. C'est un disque peu joué aujourd'hui. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est le plus beau disque de Chic, donc le plus intouchable. Étrange paradoxe. Reste ce couplet qui décrit si bien cette année, il y a un quart de siècle: *«A rumor has it that it's getting late/Time marches on, just can't wait/The clock keeps turning, why hesitate/You silly fool, you can't change your fate.»* Chic n'avait pas peur d'être dans le jugement.

> À L'ÉPOQUE, TOUT CE QUI ÉTAIT FRANÇAIS ÉTAIT CHIC, UN PEU COMME QUAND TOOTSIE SORTAIT D'UNE BOUTIQUE NEW-YORKAISE QUI S'APPELAIT «POUR MOI».

Illustration SOUP